in Prévenir n°38, 2000, pp. 189-195

Vieillir, puis mourir.

La proximité de sa fin oblige à envisager la mort à la première personne : « L'homme qui réalise sa mort propre, la mienne pour moi, la tienne pour toi, (...) diffère de tout au tout de l'homme qui, par raisonnement, applique une loi universelle à son cas particulier » écrit Vladimir Jankélévitch[1] . Mais être confronté à sa propre fin peut prendre des traits tout à fait différents selon le moment de son parcours de vie. Le rapport à la mort au cours de la jeunesse n'est sans doute pas le même que celui qui marque l'aboutissement de toute une vie qui a eu le temps de se développer[2] . Au-delà de l'intuition largement partagée qui suppose que la vieillesse « prépare » en quelque sorte à la fin de la vie, ne peut-on tenter de mieux cerner comment la mort peut paraître plus « naturelle » pour ceux qui ont vécu longtemps ?

Les entretiens avec les plus âgés montrent que beaucoup évoquent spontanément leur mort prochaine. Des expressions comme « on a fait notre vie », « on n'attend plus rien de la vie maintenant », ou « je me laisse vivre », ou des plaisanteries sur le caveau qui les attend, bien placé au cimetière, indiquent que la pensée de la mort est présente, mais aussi qu'il est devenu possible d'en parler à l'entourage. Parfois on fait allusion à une certaine « sérénité » qui serait caractéristique de cet âge de la vie devant la fin. Mais on ne peut isoler l'individu des réseaux de relations qui le tiennent, qui le situent socialement en tant qu'être particulier. Le sentiment du vieillir n'est pas seulement l'apprentissage de baisses de performance qui touchent l'individu, il est très dépendant des regards des autres sur la vieillesse[3], du statut de la vieillesse à tel moment de l'histoire de telle société. Avec Marcel Mauss, on peut parler de caractère « thanatomaniaque » de la société, en désignant ainsi « les cas de morts causées brutalement (...) tout simplement parce que (les individus) savent ou croient (ce qui est la même chose) qu'ils vont mourir »[4]. Si la brutalité est moins évidente aujourd'hui que dans les sociétés étudiées par les ethnologues il y a plus d'un siècle, nous ne sommes pas certains que l'on n'indique pas à nos plus âgés, par divers

moyens, « qu'ils ont fait leur temps », que leur place n'est plus tout à fait parmi nous. Certaines recherches épidémiologiques[5] ont mis par exemple en avant l'importance d'éléments subjectifs comme facteurs prédictifs de mortalité chez des personnes de 75 ans et plus : ceux et celles qui avaient déclaré « se sentir inutile » étaient plus susceptibles de mourir dans les 5 ans à venir que les autres. La place et la valeur de ceux qui ne travaillent plus, après une carrière professionnelle, n'est pas encore réellement stabilisée aujourd'hui, et on peut se demander avec Christian Lalive d'Epinay si la retraite n'est pas « l'âge de l'exclusion dorée », car, écrit-il, « avec le repli dans l'espace domestique et familial, l'évasion dans le voyage et le loisir, on s'exile de la société et, attiré par le chant des sirènes, on se laisse enfermer dans les limbes modernes, espace frontière entre celui des vivants et celui des morts. »[6]

Pour beaucoup maintenant le passage à la retraite ne signifie nullement l'entrée dans la vieillesse, et dix, vingt ou trente ans peuvent séparer l'arrêt de la vie « active » du sentiment d'entrée dans le grand âge. Mais ce sentiment ne se distribue pas de manière hasardeuse selon les positions sociales. Si nous distinguons diverses formes du vieillir[7], en particulier celle où les personnes expriment leur vieillir comme un changement d'état (on endosse la figure du « vieux »), et celle où les gens ont simplement le sentiment d'accumuler des ans, on se rend compte que la première concerne des catégories sociales davantage composées d'ouvriers ou de petits indépendants que la seconde. Par ailleurs, ceux qui se définissent « vieux » sont en moyenne plus jeunes que les autres ! Ainsi l'intérêt à la vie, la volonté de durer n'est peut-être pas indépendante de notre place dans la société.

C'est que le rapport à la mort des individus s'inscrit dans l'ensemble des liens affectifs et sociaux qu'ils entretiennent avec les autres[8]. Comme le souligne Patrick Baudry, « la sociologie de la mort n'est pas déterminée par la définition d'un objet, mais par la construction d'une problématique qui touche à la question du lien social et des types de solidarité »[9]. Parmi ces types de solidarité, l'un est très menacé au moment de la grande vieillesse, celui qui lie les personnes d'une même génération. Nous voudrions ici argumenter sur cette thématique assez souvent négligée, bien que les plus âgés eux mêmes insistent beaucoup sur la perte des amis, voisins, gens du même village ou du même quartier, qu'ils considèrent comme des proches par l'âge.

Depuis Cicéron, notre regard sur la vieillesse n'a pas fondamentalement changé[10] : « A bien y réfléchir, je vois quatre raisons possibles de trouver la vieillesse détestable. 1)Elle nous écarterait de la vie active. 2) Elle affaiblirait notre corps. 3) Elle nous priverait des meilleurs plaisirs. 4) Elle nous rapprocherait de la mort. » Pourtant un trait important a été oublié par l'auteur latin : arriver au grand âge, c'est se découvrir survivant, et cela ne peut être considéré seulement comme un avantage. Nos sociétés ont quelque peu perdu l'habitude de présenter la condition de vieillesse sous ce jour là, tant on insiste aujourd'hui sur le vieillissement de la population (notion fort contestable comme l'a montré Patrice Bourdelais[11]) ou sur la montée du troisième âge. En agitant le spectre de la société massivement vieillie on tend à oublier que rester en vie longtemps est, à toutes les époques, un fait rare par définition, puisqu'il s'agit d'une appréciation toujours relative. Ce n'est pas parce que le nombre de retraités augmente que le nombre de personnes susceptibles d'être désignées vieilles ou qui se considèrent vieilles est plus important. Etre très âgé reste un jugement plus qu'une donnée objective, et les plus vieux sont toujours aussi rares qu'avant. Une femme de 90 ans, un homme de 85 ans, représentent en cette fin de siècle la petite minorité de survivants de leur classe d'âge. Les témoignages des plus vieux sur ce sentiment d'être un survivant s'expriment selon trois registres différents : par rapport à « l'époque », par rapport à ses « contemporains de génération », par rapport au couple que l'on a constitué.

« Ne plus coller à son époque »

C'est l'écrivain Michel Leiris qui l'exprime ainsi : « Naguère, vous étiez dans le coup ou du moins vous en aviez l'illusion. Maintenant vous constatez que, dans le domaine qui pourtant peut être tenu pour le vôtre, bien des choses probablement dignes d'attention se produisent sans vous, et parfois même sans que vous y compreniez goutte (…) Ne plus coller à son époque, c'est ne plus être dans la vie, c'est être déjà dans la mort »[12]. Beaucoup de vieilles personnes présentent comme une évidence qu'elles n'appartiennent plus à la société d'aujourd'hui et à son temps. L'âge est même donné comme un indicateur de cette rupture, comme si la société avait un âge qui ne pouvait pas être celui de la vieillesse. Est-ce un effet de la modernité, d'une société qui se définit par son renouvellement perpétuel ? En tout cas beaucoup des plus âgés le vivent ainsi : leur propre individualité obéit à un cycle qui va de la naissance à la mort, alors que la société se

développe sans cesse, que les jeunes générations remplacent les plus anciennes dans un mouvement de progression qui fait se succéder des époques qui ne se ressemblent pas. Ainsi on se définit comme d'une époque, on est le représentant d'une période historique particulière, qui a vu s'installer tel type de technique ou qui a connu tel changement dans les valeurs.

Il faudrait des investigations plus précises pour construire ces « cartes mentales du cycle de vie »[13] qui participent aux définitions de normes d'âge. Il semble que l'on soit plutôt marqué par la période de formation à la vie adulte, au cours des quelques années où on entre dans une profession, dans une vie de couple, dans la parentalité, où l'on fixe des réseaux de relation. Une identité est à forger alors, à laquelle on se tiendra plus ou moins, mais qui apparaît liée à une époque historique ; si bien que lorsqu'il s'agira de « déposer le fardeau », de consacrer moins d'effort à cette construction, et de se soucier davantage de la conservation de cette identité (selon un processus de « déprise » que nous avons décrit ailleurs[14]), l'adhésion à son temps devient plus faible, au profit de l'époque de formation. « Se laisser vivre », ainsi que l'expriment des vieilles gens, c'est « ne plus se compliquer la vie », en laissant aux plus jeunes les soucis du renouvellement des apprentissages de divers ordres. Ceci est particulièrement évident en matière de modes de consommation, comme le rapport aux objets techniques nouveaux[15], qu'une part des personnes les plus âgées considère en dehors de leur champ d'intérêt. Une dame de 87 ans nous dit « on n'a plus l'ambition d'acheter comme quand on est jeune ». Au-delà de leurs discours sur leur incompétence affichée à propos des appareils nouveaux (par rapport à « leur » époque), comme le magnétoscope, ou le micro ondes, on peut lire une moins grande volonté qu'autrefois à adhérer à la société du temps. On est aussi d'une époque par son langage, comme le fait remarquer Béatrix Beck : « Une mort point trop tardive est d'autant plus souhaitable que le grand âge vous rend étranger en votre pays. Les jeunes et moi, nous ne nous comprenons guère. C'est le bac que vous appelez bachot ? Claude Simon ? Nous parlions d'Yves Simon (ricanements). Le séjour en planète bleue devient de plus en plus dur. »[16]

« La perte de ceux qui vous comprenaient à demi-mot »

La société générationnelle à laquelle on appartient est constituée d'éléments matériels, comme nous venons de le voir, mais aussi et surtout de relations. La perte de ceux qui ont constitué avec soi un type social, qui ont vécu sur un rythme proche les changements sociaux, avec lesquels éventuellement on a eu le sentiment de « faire la société », est vécue comme un abandon irrémédiable. Là aussi on peut se sentir en terre étrangère comme Maurice Halbwachs le faisait remarquer dans son travail sur la mémoire collective : « Un moment viendra où, regardant autour de moi, je ne retrouverai qu'un petit nombre de ceux qui ont vécu et pensé avec moi avant la guerre, où je comprendrai comme j'en ai quelquefois le sentiment et l'inquiétude, que de nouvelles générations ont poussé sur la mienne et qu'une société qui, par ses aspirations et ses coutumes, m'est dans une large mesure étrangère, a pris la place de celle à laquelle je me rattache le plus étroitement (…) »[17]. Mais ce sentiment de perte, très souvent évoqué dans les entretiens avec les plus âgés, aide aussi à faire le deuil de soi. Ce sont les autres, en quelque sorte, qui signalent par leur départ que quelque chose se termine. Par sa propre disparition, on ne quitte pas la société, puisque la société nous a déjà quitté, celle dont on connaissait les codes et les coutumes pour les avoir appris en même temps que les amis et connaissances de sa génération, celle qui était la référence pour ses valeurs, sur laquelle on avait exercé le travail de la mémoire avec les autres, celle où l'on retrouvait les êtres avec lesquels on se comprenait à demi-mot :

« Au bout d'une longue filière amorcée par cet acheminement, l'adieu trop lucide à la virilité, et par ces autres *en deçà* qui font que le seuil de la mort, moins tranchant, devrait sembler moins terrible

-perte, unité par unité, de ceux qui vous comprenaient à demi mot,

essoufflement dans l'effort pour se faire entendre

passage de ce qu'on aima (ou pratiqua) tout neuf à la vieillerie de folklore (…) »[18].

L'insistance des vieilles gens à faire l'inventaire de ce qu'elles ont perdu de leur société (« aujourd'hui, ce n'est plus comme avant ») peut se lire comme ce processus de deuil de soi qui doit passer d'abord par le deuil de sa société la plus proche. Un agriculteur que nous interrogions raconte comment il est maintenant un des derniers représentants d'une société paysanne qui se meurt (les commerces villageois ferment, les jeunes abandonnent l'agriculture), et comment le « pays » n'est plus tenu : « « les vieux comme moi, on l'a tenu jusqu'à présent ». C'est que les valeurs communes sont l'objet de réévaluations constantes, et qu'il faut d'autres juges que soi pour entretenir la hiérarchie des valeurs,

ainsi que l'exprime Julien Gracq pour la littérature : « Un des signes les plus certains qui me dénoncent le relatif appauvrissement du dernier tiers de siècle en cours est la disparition, parfois vivement ressentie, des juges, ou plutôt des *referees* contemporains – amis ou inconnus- dont l'opinion m'importerait, et à qui je pourrais encore m'en rapporter, pour la valeur de tel de mes ouvrages (…) Car de tels évaluateurs (…) sont, tout de même, sinon le sel de la terre au moins partiellement celui de la littérature. Et si le sel perd sa saveur… »[19].

Perdre le dernier complice

Se savoir parmi les derniers représentants d'une époque, puis l'un des rares d'une génération d'interconnaissance, enfin le survivant d'un couple : celui ou celle qui vivait selon le même rythme la vie de vieillesse disparaît et semble montrer le chemin, au même titre que la mort du deuxième parent pour l'enfant adulte signifie pour lui qu'il appartient à la génération désormais la plus proche de la fin. Lorsque c'est à deux qu'on a affronté la vieillesse, un registre particulier de la routine s'est imposé : « Certains vieux couples excitent la moquerie par leurs manies. Ils répètent les mêmes gestes, les mêmes mots. Craignent-ils à ce point un avenir qui les déconcerterait ? »[20]. Pierre Sansot répond quelques phrases plus loin : « Ils cherchent à se parer des surprises d'un monde qui joue à les effarer par ses changements : un corps qui obéit de moins en moins à son maître, une rue devenue plus bruyante et moins familière, des enfants partis au loin et qui ne sont plus des enfants, des nouveautés dont ils ne perçoivent pas la nécessité et le sens. » Ceci ne veut pas dire que les comportements soient identiques d'un veuf à l'autre, bien au contraire. Mais pour de vieux couples où les deux conjoints ont dû se soutenir dans les difficultés, cet événement où une part de soi-même disparaît implique une reconstruction identitaire[21] dans laquelle l'absent garde une place essentielle.

Souvent l'environnement matériel subit le moins de modifications possibles : « Je veux mourir à la maison où il est mort » nous disait une veuve qui ne remettait en cause aucune décision de son mari décédé depuis trois ans, même lorsqu'elle faisait état de préférences personnelles contraires : « Vous me parlez de la cheminée ? Non, je ne l'allume pas. Mon mari ne voulait pas, il disait c'est compliqué, ça. La vitre est toujours sale (…). Seulement ça fait plaisir quand même un peu de flamme. Moi j'aime, un feu de cheminée, ça a l'air plus… C'est plus sympathique, je sais pas. On se sent bien. Avec une petite flamme. Bof,

ça fait rien. J'ai assez chaud. » Mais parfois certains objets deviennent gênants car ils signifient de trop près la disparition, alors que d'autres au contraire permettent de trouver la « bonne distance »[22] avec le conjoint disparu : une autre veuve récente, de 86 ans, s'est très vite débarrassée du lit et des vêtements de son mari, mais elle a fait réaliser un cadre contenant une photo de lui qu'elle fait suivre avec elle dans son appartement, en regrettant que la forme du nouveau téléviseur l'empêche de l'exposer : « on ne peut rien mettre sur le poste, je trimbalais mon petit mari, je le mettais sur mon poste ». La disparition du conjoint peut aussi rassurer sur les conditions du mourir : « Il est mort à Noël, il a choisi ce jour-là, pauvre diable, il a eu une belle mort, il ne faut pas que je me plaigne. Il est mort d'une crise cardiaque ». Conserver ainsi de bonnes relations avec le disparu peut faire partie des stratégies de « paix avec les morts » qui sont les fondements des rituels mortuaires, de façon à négocier imaginairement sa propre mort dans les meilleures conditions.

Le monde social nous quitte, il reste la nature et la filiation

L'écrivain attaché à la religion peut l'exprimer ainsi : « Le monde (l'apparence du monde) nous quitte avant que nous le quittions : c'est lui qui s'efface le premier, pour que nous demeurions seul, non pas avec nous même, mais avec Celui qui est en nous »[23]. Plus généralement, et de façon non exclusive, deux types de liens sont privilégiés lorsque le sentiment que les liens sociétaux non familiaux se distendent : l'appartenance à la nature d'une part, l'appartenance généalogique d'autre part. Dans le premier cas, il s'agit de s'inscrire dans la stabilité du monde naturel alors que l'on se sait devenu soi même fragile. La nature rassure par le caractère d'éternité de son cycle (les saisons reviennent, la matière vivante revient à la terre …). Une vieille dame nous le racontait ainsi, en nous faisant visiter son jardin : « Vous savez ce qu'elle disait, ma grand mère ? Mémé, pourquoi tu marches comme ça, avec la tête en bas ? (elle marchait très courbée). Eh, je vais te dire pourquoi. Parce qu'on sent l'odeur de la terre. Voyez, maintenant, nous avons fait notre temps, et vient un jour que… malgré que le reste[24] arrive…, vous trouvez tout naturel. Nous avons tout vu, il n'y a plus rien qui nous intéresse pour pouvoir rester ». Michel Leiris, au grand âge, se promène dans la campagne : « Même si le vent les agite et les fait bruire légèrement, je sais bien que ces arbres ne me parlent pas et qu'ils ne m'adressent aucun signe. Mais ils sont là, en quelque saison que ce soit, et ils m'assurent que je suis là

moi aussi, moi qui, de ce monde autant qu'eux, les retrouve périodiquement, ai loisir de les regarder et réagis à leur présence. »[25]

Prendre soin de se situer dans une lignée généalogique constitue la seconde grande forme d'appartenance à un ensemble durable. Les vieilles personnes, du moins les femmes, gardiennes de l'identité familiale, présentent assez spontanément les photos de famille, sur lesquelles les plus anciens et les plus jeunes sont mis en valeur. Les générations successives, plus nombreuses aujourd'hui qu'autrefois à vivre le même temps, affirment la continuité dans laquelle chacun peut se placer, dans un souci de filiation qui prend un sens eschatologique. Jean-Hugues Déchaux[26] montre bien comment le souvenir des morts permet qu'un travail, aussi bien concret qu'imaginaire, se réalise autour de l'enracinement dans un temps de filiation, travail qui est avant tout un moyen de « faire avec » la proximité de sa propre disparition.

Le sentiment de finitude s'inscrit dans l'histoire du lien avec les autres. Arriver au grand âge, c'est avoir accumulé une série de ruptures, auxquelles il a fallu répondre en puisant dans ses propres ressources et autour de soi. Mais vient un temps ou l'environnement social répond moins, où l'époque semble avoir laissé le plus vieux à sa propre époque, celle de ses contemporains de génération, qui eux mêmes se font plus rares. Si on perd le conjoint qu'on a pu garder jusque là, c'est le dernier représentant de la vie intime qui s'en va, et désormais, sans plus personne comme témoin de l'étendue de sa vie, il reste le recours à l'imaginaire de l'appartenance à la grande nature ou à la longue famille.

Notes et références

1. Jankélévitch Vladimir, La mort, Flammarion, 1990.
2. Clément Serge, Les temps du mourir : changements et permanence, Cahiers Internationaux de Sociologie, Vol XCVII, 1994.

3. Membrado Monique, Expériences de la vieillesse et confrontation au regard des autres, Cornelia Hummel (ed), Actes du colloque « Les sciences sociales face au défi de la grande vieillesse » , C.I.G., Genève, 1999.
4. Mauss Marcel, Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité (Australie, Nouvelle-Zélande), Sociologie et anthropologie, P.U. F., 1950.
5. Grand, Alain, Grosclaude Pascale, Bocquet Hélène et coll. Predictive value of livfe events, psycho-social factors and self-rated health on disability in an elderly rural French population. Social Science and Medicine, 27, 1988.
6. Lalive d'Epinay Christian (avec la collaboration de Jean-François Bickel), Voyage vers Cythère ou rejet dans les limbes ? in Christian Lalive d'Epinay, Entre retraite et vieillesse, travaux de sociologie compréhensive, Editions réalités sociales, Lausanne, 1996.
7. Clément Serge, Qualité de vie de la vieillesse ordinaire, Prévenir n° 33, 1997.
8. Drulhe Clément, Le mourir et le lien social, Revue Internationale d'Action Communautaire n°23/63, printemps 1990, Montréal.
9. Baudry Patrick, La mort instituante, Utinam n°2/3, 1992.
10. Cicéron, De la vieillesse, Garnier-Flammarion, 1967.
11. Bourdelais Patrice L'âge de la vieillesse, Odile Jacob, 1993.
12. Leiris Michel, Le ruban au cou d'Olympia, Gallimard, 1981.
13. Settersen Richard A. et Hägestad Gunhild O., What's the latest ? Cultural age Deadlines for family transitions, The Gerontologist, vol 36, n°2.
14. Clément Serge, Ni "personne âgée" ni "dépendant", simplement plus vieux. Du désengagement à la déprise. Actes du Colloque "Les sciences sociales face au défi de la grande vieillesse", Centre Interfacultaire de Gérontologie, Genève 1999.
15. Les exemples que nous donnerons dans ce domaine sont tirés d'une recherche en cours financée par la MIRE et la CNAV dans le cadre du programme « Evolutions technologiques, dynamique des âges et vieillissement de la population ».
16. Beck Béatrix, Moi ou autres, Grasset, 1994.
17. Halbwachs Maurice, La mémoire collective, Albin Michel 1997.
18. Leiris Michel, Frêle bruit, Gallimard, 1976.
19. Gracq Julien, Carnets de grand chemin, José Corti, 1992.
20. Sansot Pierre, Les vieux, ça ne devrait jamais devenir vieux, Payot, 1995.
21. Caradec Vincent, Prévenir n°35, 1998.
22. Caradec op. cit.

23. Mauriac, François, cité par Marion Péruchon et Annette Thomé-Renault, Destins ultimes de la pulsion de mort, Dunod, 1992, p. 85.
24. Elle n'ose pas prononcer le mot « mort » ou « fin ».
25. Leiris Michel, Le ruban au cou d'Olympia, op. cit.
26. Déchaux Jean-Hugues, Le souvenir des morts. Essai sur le lien de filiation. P.U.F., 1997.

Résumé

Le sentiment de sa propre fin s'inscrit dans l'histoire du lien avec les autres. Ce qui distingue le rapport à la mort à la vieillesse de celui des autres âges de la vie, c'est un processus de pertes de ces liens qui ont fait tenir jusqu'alors à l'ensemble social : impression que « l'époque » s'éloigne de soi (on devient plus « vieux » que le temps dans lequel on vit), perception très vive de devenir un survivant parmi les gens de sa génération, disparition du dernier intime, représenté par le conjoint avec lequel on a affronté le vieillir. Les autres partent donc avant soi, mais il reste l'imaginaire de l'appartenance à la nature et celui de l'inscription dans la filiation généalogique.

L'auteur

Serge Clément, sociologue, ingénieur d'études au CNRS, Centre Interdisciplinaire d'Etudes Urbaines (Université de Toulouse-Le Mirail) et Unité INSERM 518. Tél : 05 61 14 59 56, mel : sclement@cict.fr